

XYZ. La revue de la nouvelle

Une histoire de bicyclette

Brigitte Niquet



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Niquet, B. (1997). Une histoire de bicyclette. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 71–75.

Une histoire de bicyclette

Brigitte Niquet

Moi, quand j'aurai onze ans, je prendrai un vélo et je me ferai écraser par un autobus.

J'ai seulement dix ans, encore un an à attendre.

J'ai pas de vélo, mais c'est pas grave, je prendrai celui de ma copine Vanessa.

Je ne sais pas non plus monter dessus, mais c'est pas grave. L'autobus, il passe juste devant la maison, j'aurai pas besoin d'aller loin.

Le vélo, après, il sera tout tordu. Tant pis pour Vanessa, son père lui en achètera un autre. Il y aura du sang partout, sur la route, sur l'autobus, sur le trottoir que j'aurai cogné avec ma tête, partout. Et moi je serai morte. C'est ma mère qui en fera une tête!

Ma mère, elle dit toujours « Non, pas de vélo, Séverine, c'est trop dangereux. » Alors, elle me conduit à l'école et elle vient me rechercher en voiture, j'ai l'air idiot devant tous mes copains, c'est la honte. Elle dit aussi: « Ne grimpe pas aux arbres, Séverine, tu vas tomber », « Ne cours pas si vite, Séverine, il fait trop chaud », « N'enlève pas ton gilet, Séverine, il fait trop froid », fais pas ci, fais pas ça, Séverine. J'en ai marre. Je peux quand même pas jouer toute la journée avec mes poupées Barbie. J'en ai seize, d'accord, mais j'en aurais cinquante que ce serait pareil. Évidemment, quand je joue avec, maman, elle est tranquille. Je ris-que pas de me casser une jambe ou encore pire. Mais elle perd rien pour attendre.

Et pourquoi David, il avait eu un vélo pour ses neuf ans, lui? C'est pas juste. Quand je demande à papa, il me répond: « Les garçons, c'est plus dégourdi. » Tu parles! Plus dégourdi

que moi, David ? Et puis quoi encore ? Déjà plus beau, plus intelligent, ça suffit. Beaucoup mieux réussi, à ce qu'on dit — enfin, à ce qu'ils disent quand ils croient que j'entends pas. Des magnifiques cheveux blonds, lisses, tandis que moi, j'ai une tignasse dans le genre crins de cheval, impossible à démêler. Grand et mince aussi, et moi je suis plutôt petite, et grosse parce que je mange trop de sucreries. Maman n'arrête pas de me le dire. Elle cache le chocolat mais je le trouve toujours. Des fois, j'en mange une plaque entière d'un seul coup, après je suis malade comme un chien, je vomis, je jure que j'y toucherai plus, mais je recommence trois jours après. Ou si c'est pas le chocolat, c'est la confiture. Tout un pot de fraises, l'autre fois. C'est pas que j'aime tellement les fraises, c'est fadasse et mollasson, mais j'ai rien trouvé d'autre. Et quand j'ai envie de manger du sucré, il faut que j'en mange, même si c'est pas bon.

De quoi je parlais ? Ah oui, de David. Franchement, un frère comme ça, c'est pas un cadeau. Et bon élève, en plus. Quand j'ai redoublé mon cours moyen, qu'est-ce que j'ai entendu. C'est pas David qui, et ceteri et cetera. Évidemment, lui, à dix ans, il était déjà en sixième, un vrai petit génie.

Lui, beau, intelligent, et moi, moche, grosse et bête, c'est forcé que mes parents m'aient moins que lui. Peut-être qu'ils m'aient pas du tout, d'ailleurs. Ou alors, d'une drôle de façon. Des fois, maman, elle me prend dans ses bras et elle me serre tellement que j'étouffe, elle dit : « Séverine, Séverine » et elle pleure. Un jour, elle s'est trompée, elle a dit : « David, David » et elle a pleuré encore plus fort. Je me suis sauvée, parce que pleurer avec maman, c'est pas mon truc. Et puis, elle pourrait se souvenir de mon prénom, quand même.

Au fond, je crois qu'ils sont déçus parce que je suis une fille. Ils auraient préféré un garçon. Moi aussi, j'aurais préféré être un garçon, mais on choisit pas. J'aime pas les filles, et moi comme fille, alors là, je me déteste carrément. J'aime mieux les garçons, mais les garçons ils préfèrent Vanessa qui est déjà si jolie avec ses longs cheveux blonds et ses jeans étroits. Moi les jeans, j'en

ai pas. L'autre fois, j'en ai essayé dans un magasin, pas moyen d'en fermer un, ou alors je marchais dedans, ils avaient au moins quarante centimètres de longueur en trop et les genoux là où j'ai les chevilles. Les jeans, c'est pas pour les petites grosses. La vendeuse a fait semblant de rien, mais je voyais bien que c'était ça qu'elle pensait. Pour me consoler, maman m'a acheté une robe, très chère, très belle. Enfin, elle était belle dans la vitrine, parce que sur moi, ça fait plutôt sac de patates. De toute façon, j'oserai jamais la mettre pour aller à l'école, de quoi j'aurais l'air. Au moins avec mes grands pulls et mes caleçons, personne me remarque, personne fait attention à moi. À quoi ça sert de claquer tout ce fric pour habiller cette gamine, elle est toujours fagotée comme l'as de pique — dit maman quand elle croit que je l'entends pas.

Elle en dit des choses, quand elle croit que je l'entends pas. Mais moi, j'entends tout parce que j'écoute aux portes, tout le temps, depuis des mois, des années. Ça a commencé par hasard, j'allais entrer dans le salon et j'ai entendu maman qui parlait de moi, de moi et de David. Alors, j'ai écouté, c'est normal. Et j'ai entendu. David ceci, David cela, tandis que Séverine... Papa me défendait, quand même :

— Ça s'arrangera avec l'âge, tu verras, elle va grandir, elle deviendra une belle jeune fille...

— Ça m'étonnerait, a dit maman, gourmande et empotée comme elle est. David, lui...

— Arrête, a dit papa, tu te fais du mal, tu nous fais du mal.

Et maman a pleuré. Qu'est-ce qu'elle peut pleurer, c'est pas croyable, une vraie fontaine. C'est pas comme moi. J'ai beau essayer, jamais une larme. Enfin bon, ce jour-là, je suis retournée dans ma chambre sans faire de bruit, mais depuis, j'écoute toujours aux portes, c'est instructif, comme ils disent. Lis ce livre, Séverine, c'est instructif. Mais moi j'aime pas lire. Tous les livres de David, ceux qu'il « dé-vo-rait » (maman) quand il avait mon âge, ils prennent la poussière sur l'étagère, j'y touche jamais.

C'est pour ça que je fais autant de fautes d'orthographe et que j'ai rien à raconter dans mes rédactions, merci, madame Libert, je le sais, vous arrêtez pas de le répéter. Vous avez qu'à donner des sujets intéressants, aussi. « Racontez vos vacances », qu'est-ce que j'en ai à faire ? Mes vacances, c'est trois semaines sur la plage avec maman qui me court après tout le temps pour me mettre un chapeau, pour m'étaler de la crème sur le dos ou pour crier que j'avance trop loin dans la mer et que je vais me noyer, surtout que je ne sais pas nager. J'ai essayé d'apprendre, pour faire plaisir à maman. Eh ben, une vraie catastrophe, comme d'habitude. Le maître-nageur, il a dit à maman : « Elle n'est pas très douée, la petite. Il vaut peut-être mieux attendre quelques années. » Maman a commencé à dire : « Mais David... » et elle s'est arrêtée, pas parce que j'écoutais mais parce que le maître-nageur, il avait pas connu David, donc ça servait à rien de comparer.

Voilà ce que j'aurais pu écrire dans la rédaction « Racontez vos vacances », mais je crois pas que ça vous aurait beaucoup intéressée, madame l'institutrice. Vous voulez que je vous donne une idée de sujet, un que j'aimerais bien, pour que je vous fasse une belle rédaction dessus ? « Racontez une histoire de bicyclette. » Alors là, pour une fois, je saurais quoi dire. Ce serait l'histoire d'une famille, le père, la mère et leur enfant. C'est un garçon, un fils unique. Il s'appelle, mettons David, par exemple. Et comme ses parents, ils l'aiment beaucoup, ils lui achètent un vélo pour ses neuf ans. Mais il a pas le droit de s'en servir pour aller à l'école, c'est trop dangereux, en ville, avec tous ces fous qui roulent trop vite. Alors, il tanne ses parents, et comme ils l'aiment beaucoup (bis), ils disent : Bon, si tu promets de faire attention, pour tes onze ans, tu pourras aller à l'école avec. Chouette ! Alors il y va. Pendant trois semaines, pas de problème. Et la quatrième, il rencontre un autobus qui lui laisse pas la priorité, et comme les vélos, c'est moins solide que les bus...

Vous devinez la suite ou vous voulez que je continue ? J'aimerais mieux pas, parce que j'étais pas née et c'est pas facile

d'imaginer les choses de quand on était pas né, même si on écoute aux portes et qu'on les a entendues cent fois, mille fois. Mais c'est quand même une belle rédaction, hein, madame Libert ? Vous voyez, quand je veux m'en donner la peine, comme vous dites, j'en ai des histoires à raconter. Et pourtant, j'ai que dix ans, pas onze.

Encore un an à attendre.

Après, j'aurai ma photo sur le buffet à côté de celle de David et maman elle pleurera en la regardant, elle dira « Séverine, Séverine » et peut-être qu'elle me trouvera belle, intelligente et tout. On sait jamais.

Monique Proulx, membre du collectif depuis quelques années, a quitté *XYZ. La revue de la nouvelle* pour se consacrer à ses nombreux projets d'écriture. Nous la remercions pour le travail qu'elle a accompli et lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite dans toutes ses entreprises.

Les membres du collectif